Document généré le 1 juin 2025 17:13

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Réinventer son passé

L'instant du danger. Réflexions d'un psychanalyste et témoignages sur l'exil forcé de Michel Peterson, Photographies de Charles-Henri Debeur, Éditions du passage, 60 p.

Isabelle Décarie

Numéro 245, été 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69745ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Décarie, I. (2013). Compte rendu de [Réinventer son passé / *L'instant du danger. Réflexions d'un psychanalyste et témoignages sur l'exil forcé* de Michel Peterson, Photographies de Charles-Henri Debeur, Éditions du passage, 60 p.] *Spirale*, (245), 79–80.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Réinventer son passé

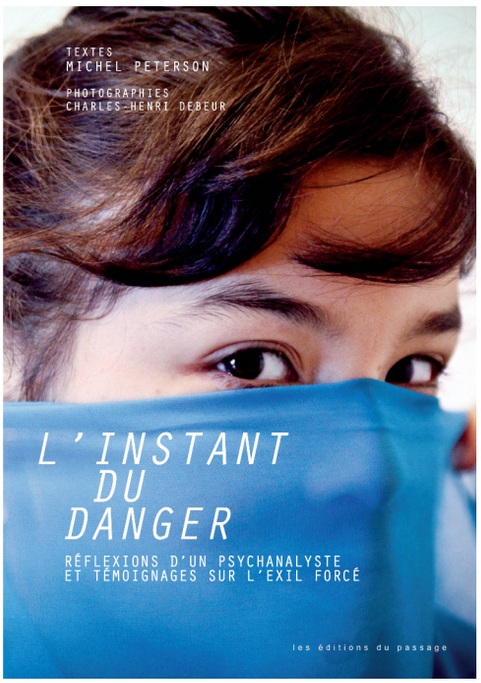
PAR ISABELLE DÉCARIE

L'INSTANT DU DANGER. RÉFLEXIONS D'UN PSYCHANALYSTE ET TÉMOIGNAGES SUR L'EXIL FORCÉ de Michel Peterson

Photographies de Charles-Henri Debeur,
Éditions du passage, 60 p.

L'exil n'est jamais simple. Se déraciner pour trouver ailleurs une vie différente exige courage et persévérance. Quand l'exil n'a pas été choisi, quand il a été forcé par une situation politique, le courage doit se doubler d'une lutte incessante pour la survie, pour la reconstruction physique et psychique. Comment les réfugiés, les exilés politiques parviennent-ils à vivre tout en continuant à porter les lourdes marques des traumatismes de guerre, de torture, qui les ont conduits en terre (pas toujours) d'accueil ? Comment font-ils pour résister à l'effondrement psychique sachant que certains d'entre eux sont partis en laissant famille et amis ? Le très beau livre de Michel Peterson, psychanalyste, propose un début de réponse à ces questions urgentes que nous devons continuer à nous poser pour mieux comprendre ce que signifie aujourd'hui, dans une perspective philosophique et sociale, être apatride. Si le Canada est le cinquième pays au monde à recevoir le plus de demandes d'asile, alors nous devons aussi réfléchir aux conditions de cette hospitalité qui n'est pas toujours garante d'une intégration facile. Car si un certain capitalisme sauvage, dont la force inéquitable progresse chaque jour, est basé sur une politique du plus fort, il va sans dire que ces exilés, ces peuples fragilisés, vivant parfois dans des conditions misérables, en constante « *destinerrance* » — selon l'expression de Jacques Derrida que l'auteur reprend ici —, sont très souvent laissés à eux-mêmes.

Depuis plus de dix ans, Michel Peterson est justement à l'écoute « *des demandeurs d'asile qui tentent leur chance au Canada* » et des « *revendicateurs du statut de réfugié* » afin de les aider à regagner un semblant de vie normale et à recomposer leur identité grâce à la parole. En effet, on oublie trop souvent que le plus difficile, dans ces situations extrêmes, ce n'est pas seulement de survivre au « *moment où la vie bascule* », à « *l'instant du danger* », qui a poussé à la fuite, mais que la difficulté tient aussi à l'apprentissage de ce nouveau monde où le demandeur d'asile arrive sans repères, souffrant souvent d'un trouble post-traumatique. Le livre de Peterson offre ainsi une continuité à son travail de psychanalyste, mais surtout il ancre dans la langue et les images l'histoire de ces vies brisées en train de se recréer et de se réécrire. Les réflexions de l'auteur, proposées sous forme de courts textes qui s'appuient judicieusement sur les avancées philosophiques de Jacques Derrida, côtoient — et c'est là la force du livre, j'y reviendrai — les témoignages de ses patients ainsi que les photographies de Charles-Henri Debeur.



UNE CRUAUTÉ SANS LIMITE

Comment comprendre, d'un point de vue simplement humain, la dictature militaire, les disparitions inexpliquées, les liquidations ethniques, les pelotons d'exécution, les actions terroristes ? La question est vaste, évidemment complexe, mais elle sert de point de départ pour s'imaginer le cadre originaire de l'exil forcé. Pour Peterson, nous vivons en effet, depuis le 11 septembre 2001, dans une « *nécropolitique postmoderne en plein essor* » où tuer, massacrer et torturer sont devenus les actes ordinaires de la « *violence organisée* », où les individus subissent sans négociations les combats pour le pouvoir imposés par leurs gouvernements. De tous les êtres qui vivent sur la planète, « *[n]ous sommes les seuls à forcer nos congénères à agir contre leur volonté, à tuer en vertu de motivations qui ne répondent pas à des besoins* ». Nous sommes les seuls à faire du sadisme un spectacle aux limites de l'humanité. Si la pulsion de mort depuis Freud n'existe qu'en vertu de son tout autre, soit la pulsion de vie, force est de constater que la torture et la cruauté prennent de plus en plus le dessus sur le vivant et s'immiscent dans la sphère du quotidien : elles sont banalisées, exhibées à

la télévision, sur Internet, en passe de « *devenir une mode, un art de vivre, un sport extrême* ». L'auteur offre d'ailleurs quelques pages d'une grande lucidité sur la cruauté qui permettent d'approcher la question sans avoir recours aux paradigmes du juridique ou du politique et qui lui donnent un sens tout à fait éclairant : « *La cruauté est une énigme. D'où vient [qu'un humain] s'autorise à franchir les limites du bien et du mal ? C'est qu'elle constitue l'un des propres de la psyché humaine, actualisant l'en deçà de la Raison et l'au-delà du principe de plaisir. Inutile, donc, de fantasmer la fin de la Grande Prédation ou son dépassement. Il est, au mieux, possible de la cadastrer, mais il importe d'abord et avant tout de la penser en rapport avec les pulsions, c'est-à-dire, souveraine et sans alibi.* » Dans ce contexte, il paraît évident que les demandeurs d'asile qui fuient leur pays arrivent marqués à jamais par ce qu'ils ont vécu, qu'ils aient quitté l'Afghanistan comme Ahmad Shohaib Kakaizada, dont le commerce a été fermé après la prise de contrôle de Kaboul par les Talibans, ou qu'ils aient fui la Guinée, comme c'est le cas de Mamadou Bah qui, après avoir perdu son père dans des circonstances tragiques et après avoir été emprisonné pour s'être opposé au gouvernement, est parti « *pour ne pas perdre la vie* » à son tour.

LE RÔLE DU PSYCHANALYSTE

Peterson accompagne ces hommes et ces femmes qui doivent composer avec les séquelles du passé et l'organisation du futur. Si certains médecins travaillent à bloquer les souvenirs trop envahissants par des antidépresseurs, à créer de la sorte de véritables trous de mémoire, l'auteur préfère « *au diagnostic refoulant d'état de stress post-traumatique, [...] la métaphore* poste-troumatique. *[...] Il s'agit alors de prendre le temps qu'il faut pour traduire l'intraduisible [...] Il s'agit, pour dépasser les clivages qui ont servi de protection, de lutter contre l'effondrement, redonner vie au temps, renouer avec l'humanité, de remettre au travail la pensée et la culture* ». Le livre, de grand format, avec sa couverture indigo et le joli regard d'Amena Dashti souligné par un voile, vient apporter une dimension de plus à cet accueil en matérialisant sur papier les paroles et les présences. La partie centrale du livre est composée de photographies prises par Charles-Henri Debeur qui a choisi de montrer des portraits, reprenant bien justement à son compte les notions d'empreinte et d'emprunt, mises de l'avant par Félix Guattari, pour qui le visage figuré sert à la fois à l'inscription de l'identité et au rétablissement du nom propre. Il aura fallu beaucoup de courage à ces hommes et à ces femmes pour prendre la pose chez eux (et il ne faut pas négliger toutes les ramifications qui s'entrecroisent, toute la complexité qui structure le simple vocable « chez soi » pour l'exilé), pour se dévoiler dans un ouvrage qui allait être rendu public, et où les lecteurs allaient voir leurs visages exposés, révélant de la sorte « *l'envers du divan* », l'autre face de la parole adressée en privé et maintenant tournée vers la collectivité.

UN LIVRE EN MOUVEMENT

Avec l'aide de l'auteur, tous savaient que ce projet pouvait aussi les aider à surmonter les cauchemars, la peur constante, la culpabilité, à rendre compte du morcellement à l'œuvre dans le corps et la pensée, tout en trouvant une façon de retisser les souvenirs et les identités. Les photographies sont pour la plupart des diptyques où les portraits tantôt souriants, tantôt fermés, sont juxtaposés à des images du quotidien et à des détails : mains fermées, regards inquiets, bras croisés. Ce n'est sans doute pas un hasard si les images se trouvent au milieu du livre, si l'analyste offre l'hospitalité même, le cœur de son ouvrage, à ces beaux visages pensifs, énigmatiques.

Il faut noter, par ailleurs, le grand soin avec lequel la disposition physique des photographies, mais aussi des autres documents, a été pensée. En effet, au départ, j'ai été étonnée de voir que le mot « bloc » remplaçait celui de « chapitre » dans la division du livre, l'associant un peu trop vite au mot « blocage », puis au « bloc opératoire », et même aux « blocks » numérotés d'Auschwitz. Ensuite, j'ai compris que ce mot devait plutôt faire penser à une chose reliée à la mémoire et à l'inscriptible, comme un « bloc-notes », se rapprochant alors bien plus du *Wunderblock*, le célèbre bloc-notes magique de Freud, que de mes associations noires, où le souvenir ancien et la trace récente se mêlent ensemble sur le même support. N'est-ce pas là aussi l'enjeu du livre : offrir un espace au passé qui fait encore souffrir tout en aménageant un lieu propice à l'invention de nouveaux souvenirs ? Les interstices créés par la disposition des photographies, par la fragmentation du texte de Michel Peterson, travaillent précisément à inventer ces nouvelles racines et ces rhizomes, ces croisements dont parle le psychanalyste : « *En venant à l'image, ils reconstruisent une généalogie, trouvent de nouveaux référents, commencent à formuler une nouvelle langue. [...]* L'instant du danger *constitue ainsi un montage, un agencement parmi d'autres, une série organique de rhizomes. Cette architectonique n'est bien sûr pas le fruit du hasard : elle fut au départ motivée par la déterritorialisation à laquelle ont été soumis les sujets.* »

Ce qui me paraît tout particulièrement réussi dans cet ouvrage, c'est le face-à-face, au début de chaque bloc, entre le récit et la fiche. En effet, sur la page de gauche, se trouve un portrait accompagné de quelques phrases qui résument l'histoire de chaque patient, comme une mini-biographie qui, en quelques mots, parvient à éclairer tout un trajet de vie et à faire comprendre l'enchaînement des fuites, des actions, des violences. En vis-à-vis, sur la page de droite, on peut lire une fiche qui ressemble sans doute à celle que les agents d'immigration utilisent au moment d'interroger le demandeur d'asile. En offrant ce montage créatif à ses patients, en faisant dialoguer ainsi l'identité privée qu'il connaît bien avec celle, froide et impersonnelle, des données de formulaires gouvernementaux, Peterson parvient à transformer les renseignements en narration, réussit à ce que ses analysants aient « *voix au chapitre* », à les aider à s'approprier le fil de leur propre histoire. *L'instant du danger* participe de la sorte d'une « *géopoétique* » devenue aujourd'hui indispensable pour se pencher sur les enjeux de ces migrations : « *[a]u lieu d'un droit international fondé sur une géopolitique meurtrière, c'est aujourd'hui une géopoétique qui s'impose, annonçant de nouveaux voyages dans les plis et les chairs du monde.* » En terminant, je remarque que, si les fragments, les fiches, les courtes biographies, les images et les blocs dynamisent la lecture, je ne peux m'empêcher de voir aussi, dans ces interstices, ces blancs, ces « morceaux », quelque chose d'une déliaison qui témoigne non seulement de ce sentiment de perte qui s'installe à jamais chez tout exilé, mais qui suggère peut-être aussi « *la lente et douloureuse élaboration de cet ouvrage* », et qui fait signe vers les traces d'une écoute totalement engagée, immensément sensible. À son tour, le psychanalyste aura trouvé, sous la forme d'un livre et dans le rôle du passeur, du traducteur, de l'écrivain, un contenant où déposer ce travail d'écoute, une adresse à laquelle poster ces émouvantes demandes d'accueil.